

Jean Reffait

La grenouille noire



Couverture : A. Reffait

Du même auteur :

- *Histoire de Dominique*, Edilivre, 2010.
- *Stabat Mater*, Edilivre, 2010.

Jean Reffait

La grenouille noire

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4232-1

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Les quelques bateaux qui constituaient à eux seuls une sorte de petit port non loin de Tanger, dans une anse sablonneuse, étaient pour la plupart en bien mauvais état. Beaucoup étaient ajourés par l'âge, les intempéries ou le vandalisme. Quelques autres, aux coques intactes ou du moins étanches, attendaient, soit sur le sable, soit en flottant doucement sur les vagues finissantes, qu'on leur redonne leur utilité quotidienne.

Un peu plus haut, une baraque en bois goudronné n'était qu'un débit de boissons non alcoolisées, tenu par un certain Boumaallem, sobriquet étrange pour un homme qui n'était le père d'aucun maître en quoi que ce soit, ni même le père d'aucun fils, puisqu'il n'avait que six filles. Boumaallem vendait des liquides chauds ou froids allant du thé à la menthe et du café appelé maure ici et turc partout ailleurs (sauf en Grèce, où il est grec), aux sodas aux couleurs violentes, en passant par les breuvages gazeux et sombres sentant la vieille pharmacie américaine.

On y jouait aux cartes espagnoles avec beaucoup d'obstination. L'un des plus fidèles clients était Zerouali, un douanier qui se contentait de ce casino, bien plus à la portée de ses moyens que les plus

renommés. Zerouali était d'une grande intégrité que trahissait sa fréquentation de l'établissement de Boumaallem, et la façon économique avec laquelle il commandait ses consommations et, si nécessaire absolument, les renouvelait. Il était aussi pauvre que cocu, son épouse connue pour sa légèreté, lui valant des chuchotements désagréables jusque dans le service. Chez Boumaallem, au moins, personne ne se souciait de ses infortunes conjugales, même lorsqu'il gagnait au jeu. Personne n'échangeait de coup d'œil complice avec personne à cet instant généralement propice à quelques plaisanteries douteuses sur la rectitude de la fidélité des épouses. Cette pauvreté seule prêtait parfois à suppositions. Mais toute son existence semblait être baignée dans cette misère du pauvre petit fonctionnaire de pays pauvre. Ou alors il fallait admettre qu'il était beaucoup plus fort pour dissimuler sa cassette que l'Harpagon de Molière.

Ceux qui pêchaient partaient parfois pour deux ou trois jours. Ils emportaient quelques provisions, de l'eau, et dormaient dans le fond du bateau.

S'il pleuvait, ils se hâtaient de bâtir avec les rames de secours et les gaffes, un abri grâce à des bâches trouées ça et là, mais qui protégeaient quand même un peu. Ils veillaient à bien protéger leur réserve de gazole et pétrole de lampe. Il arrivait, si la pêche avait été correcte, qu'ils dorment plus ou moins côte-à-côte avec le poisson. Ils n'étaient nullement gênés de se sentir près d'une grosse ombrine, ce délicieux poisson qui se vendait si bien à Tanger. Ils évitaient de se trouver sur le trajet d'un espadon blessé, car si la chair de ce poisson était également délicieuse, son humeur était en général peu amène. Et son rostre, qui

pouvait atteindre deux mètres, faisait courir à tous un grand danger.

Quand ils revenaient de ces journées interminables, trempés, épuisés, sales, il fallait encore emprunter à Boumaallem sa charrette à bras, y charger le poisson dans des panières tressées en « doum » (ou palmier nain), puis grimper jusqu'à Tanger où la meilleure vente était celle qu'on faisait avant d'atteindre le bureau d'un mareyeur. Le long du chemin, des ménagères ou des commerçants hélaien les pêcheurs pour savoir ce qu'ils rapportaient. Il arrivait heureusement qu'il n'avaient même pas à se rendre à la criée. Zerouali, le douanier, faisait bien observer qu'ils fraudaient ainsi la taxe sur les ventes à la criée, mais admettait que c'était l'affaire des receveurs du port de Tanger et non de la Douane. Et cela ne semblait pas le troubler au delà de cette simple observation. Il repartait même souvent chez lui, avec dans un papier-journal, bien enveloppée, une belle daurade et parfois une « chevrette », qui pour être l'ombrine du pauvre, comme on disait, n'en était pas moins un poisson exquis. Ce n'était pas de la corruption, comme on se plaît à dire aujourd'hui, à propos de tout et de rien. C'était de l'amitié toute simple. Si les amis-pêcheurs avaient eu besoin de Zerouali, ils ne se seraient pas gênés pour le lui dire, mais ceci aurait été tout à fait indépendant de cela. Nos juridictions ne peuvent accepter cette simple relation. Il faut que ce soit délictueux.

Un pêcheur jouait avec les autres et ne buvait que du thé à la menthe. Jalil était grand, solide, et la maturité lui avait apporté un peu de ce caractère volontaire dont son visage, lorsqu'il était plus jeune, avait dû manquer quelque peu. Il restait encore une

marque de douceur dans son regard et c'était encore mieux souligné par les traces cuisantes laissées par la mer sur sa peau. Il n'était ni plus ni moins tanné que les autres, mais son regard faisait qu'on s'en étonnait. Que faisaient ces yeux dans cette gueule qui avait dû être belle et qui, mûre, ne parvenait à devenir ni puissante, ni autoritaire, ni imposante ? Il avait pu, en travaillant pour un autre pêcheur durant des années, se payer un autre bateau à lui, rien qu'à lui. Car on savait qu'il avait eu un beau bateau lorsqu'il était jeune, avec un équipage de quatre hommes à bord, un bateau ponté et équipé de treuils et de poulies. On n'en parlait jamais devant lui. Et lui-même, après une période durant laquelle il n'avait parlé que de cela, lassé sans doute par l'incrédulité des autres, avait cessé d'évoquer ce bateau dont on ne disait même plus le nom.

*

* *

Dix ans plus tôt, Jalil était parti avec son beau bateau. C'était l'époque où les thoniers espagnols et portugais traquaient les thons qui passaient en Méditerranée. Le long des côtes ibériques on continuait à massacrer ces gros poissons dans les madragues, innommables charniers qui n'honorent certes pas le genre humain. C'était la bonne époque pour les quelques francs-tireurs qu'étaient les petits patrons-pêcheurs marocains. La mer leur restait pour quelques semaines. Ils en étaient les possesseurs, car si l'industrie de la sardine attendait, bien plus au Sud, les flottilles de Safi, sur les rives du Déroit de Gibraltar, on ne comptait pas sur du thon pêché de ce

coté-ci. On ne le revoyait qu'au retour, après le frai, quand la chair était molle et toute rouge. On en vendait un peu mais, très vite, les concurrents espagnols et portugais inondaient le marché de poisson frais, et surtout de celui de la conserve.

L'année précédente, Jalil avait déjà fait la tentative. Elle avait été couronnée de succès. Il était revenu, la cale réfrigérée pleine à ras bord de poisson de consommation courante, celui qui se vendait bien à Tanger et que même on venait chercher de Tetouan ou d'Azilah, voire de Larache. Entre la part du bateau et la sienne en tant que patron, il avait en une semaine, empoché une vraie petite fortune et ses marins avaient eux aussi bien gagné leur vie.

Lorsqu'il quitta le petit port forain de Boumaallem, il pensait faire encore bien mieux. L'océan était un peu agité mais le bateau était de taille à supporter n'importe quel coup de tabac. Il vérifia les filets un par un, avec le soin qu'il apportait à tout ce qu'il faisait. Il se sépara de son épouse Latifa, qui savait son mari solide et réfléchi et qui ne soupira qu'après son absence.

Ils partirent ainsi et les jours passèrent. La mer était très mauvaise, si mauvaise que même le ferry reliant Tanger à Algésiras avait interrompu sa navette. Le « Vittoria » était un gros vaisseau robuste mais les passagers l'étaient moins et refusaient de monter à bord. On disait que même dans le port d'Algésiras, pourtant bien abrité, les coques s'entrechoquaient et qu'il avait fallu resserrer les amarres.

La semaine que Jalil comptait passer en mer s'écoula et Latifa vint vers chez Boumaallem pour se renseigner. On ne put que lui dire que le mauvais temps avait dû retarder le retour, car un bateau même

avec un robuste diesel dans la cale au moteur, ne pouvait lutter contre certains courants, ou lorsque la houle lui mettait l'hélice en l'air. Il n'était pas convenable qu'elle demeurât seule avec tous ces hommes et elle rentra chez elle.

Le lendemain le douanier Zerouali s'en vint chez Boumaallem en racontant qu'une des vedettes de la Douane avait rebroussé chemin alors qu'elle effectuait une mission de surveillance le long de la côte atlantique de Tanger. C'était devenu une véritable tempête et à Tanger même, il n'y avait pas un bateau dehors. Quelques uns qui étaient partis avant, avaient téléphoné d'Espagne où ils s'étaient mis à l'abri. De Jalil et de son bateau, rien.

Les jours passèrent dans une anxiété qui grandissait d'heure en heure. Latifa ne se retenait plus de venir chaque jour vers midi chez Boumaallem. La pauvre jeune femme ne recueillait que silences désespérants jusqu'à en devenir désespérés. Les familles des autres marins-pêcheurs de l'équipage de Jalil se trouvaient plongées au sein du même désarroi. Bientôt, on ne retint plus les invocations au Ciel, de plus en plus fortes, et les cris de douleur. Les enfants pleuraient bruyamment leur père. Les amis de Jalil, qui étaient nombreux, car on ne lui connaissait, en fait, que des amis, évoquaient la Toute-Puissance de Dieu et cette Ecriture fatale qui n'autorise aucun mortel à décider de son sort. C'était donc « écrit chez Dieu » et les créatures ne pouvaient que s'incliner et proclamer encore qu'Il était le plus grand.

Le fatalisme, contrairement à ce que pensent nos libres-déterministes en matière religieuse, ne conduit pas à l'insensibilité. L'absence d'un être cher, surtout

lorsqu'on ne peut rendre les derniers devoirs à ses restes mortels, est tout aussi vivement ressentie par une mère ou une épouse musulmane que par leurs équivalentes du Nord. Est-on moins orphelin parce que c'était écrit que si c'était simplement advenu par hasard ? Comme le Grand Livre des destinées n'est ouvert à personne qu'à Dieu lui-même, le coup tombe de toute façon de la même manière, hasard ou fatalité, et fait tout aussi mal dans son effet immédiat que dans ses conséquences. D'ailleurs ce libre-déterminisme qui laisserait à la créature le choix d'agir à sa manière n'a jamais résolu un seul des problèmes humains : le choix du bien et du mal, par exemple qui fabriquerait un Dieu inapte à prévoir la chute ou dans le meilleur des cas inapte à l'empêcher ? L'Islam ne demande pas à ses fidèles d'être meilleurs ou pires. Il leur demande d'être Musulmans, ce qui les sauve d'emblée et les justifie dans ce qui a été leur vie. Obligatoirement sauvés ils ne peuvent être que meilleurs que les autres, et cette religion a ainsi, de façon sommaire il est vrai, résolu le problème des autres religions révélées : comment Dieu peut-il être à la fois infiniment bon et infiniment puissant ? L'Islam répond : crois. Je m'occupe du reste. Il y avait de cela dans notre Jansénisme. La maniaquerie de l'exégèse protestante a ouvert les vannes les plus sinistres à l'évaluation du devenir humain, individuel ou collectif et nous la vivons bien ainsi en ce moment.

Jalil ne revint pas, non plus que son bateau. Il n'y avait personne au large et personne ne l'avait donc aperçu. L'océan s'était enfin calmé, refermé sur les marins disparus. Ce n'était pas le seul naufrage annoncé sur cette côte et les côtes voisines. Des Espagnols, des Portugais avaient eux aussi alimenté la

tempête et on pleurait à Tarifa comme à Tavira. Les autres bateaux plus petits recommencèrent à sortir. Ils recommencèrent le train-train journalier des daurades et des ombrines s'ils avaient de la chance. Les sars étaient nombreux en cet instant et cela aussi se vendait bien, bizarrement, beaucoup plus auprès de la population étrangère qu'auprès des clients marocains. Peu importait : les étrangers étaient assez nombreux à Tanger pour que leur appétit de cette sorte de daurade à rayures noires sur le dos épuise les pêches heureusement accomplies.

Latifa s'était retirée chez ses parents. Son union avec Jalil avait été trop brève pour qu'il lui en reste un témoignage qu'ils auraient tant espéré tous les deux. Ses parents, bien embarrassés par cette fille qui leur revenait sur les bras, alors qu'ils la pensaient si bien mariée, la consolèrent d'abord puis commencèrent à lui faire entrevoir que, jeune comme elle était et sans enfants, il ne serait ni normal ni même convenable de ne pas refaire son existence avec un autre homme, qui n'aurait peut-être pas toutes les vertus de Jalil mais quand on est veuve, on est veuve et l'on doit s'arranger autrement des situations. Ceci était d'ailleurs aussi « écrit chez Dieu ». Telle la jeune veuve de La Fontaine, elle ne voulut rien entendre. Quand elle en fut au : « Où est donc ce galant que vous m'aviez promis ? », elle ne s'exprima pas exactement ainsi, mais son propos revêtait à peu près la même signification. Il y avait un an que Jalil avait été englouti par l'océan. Latifa sortait avec sa mère parfois, seule aussi. Son veuvage et l'ambiance si particulière de Tanger ne lui imposaient pas d'autre réserve que celle qu'une honnête femme doit manifester en toutes circonstances. Elle rencontrait

ainsi d'anciennes amies de l'époque de l'école, mariées elles aussi ou sur le point de le devenir. Ces jeunes femmes avaient des frères des beaux-frères, des cousins, voire des voisins, qui n'étaient ni si pauvres, ni si vieux, ni si laids. Le frère d'une de ses amies tenait une boutique de tissus de grande qualité et avait une belle clientèle riche. Il y avait chez lui de quoi faire des caftans somptueux, des dfinas évaporées, des robes à recevoir simplement, qui s'inspiraient de la tradition marocaine et des modes espagnoles ou françaises. Lui-même tenait la boutique en toute propriété, son père se consacrant plutôt au change des monnaies. Restait un point important : Jalil était certainement mort, comme ses quatre marins, mais personne n'avait vu ni corps ni même bateau. Abdessamad, c'était le nom du jeune commerçant, fit son affaire de trouver le nadir des Habous, dont ce n'était pas la fonction mais qui se rappela qu'il avait été Cadi, qui trouva deux témoins qui constatèrent que le mariage de Latifa avec Jalil s'était trouvé contrarié par le fait que le jeune marié devait partir dès le lendemain en mer où il attrapa une forte fluxion de poitrine, laquelle ne guérit qu'au moment où l'abondance des thoniers le long des côtes espagnoles et portugaises l'obligeait à partir sans retard. Ce fut de ce triste voyage qu'il ne revint pas. Il n'était donc pas nécessaire que Latifa attende plus longtemps après une improbable preuve de veuvage, puisque, de fait, elle n'avait pas été effectivement mariée. Ses parents furent ravis qu'Abdessamad ait si bien trouvé la solution et ne pouvaient faire autrement que d'approuver le mariage de leur fille avec le jeune marchand. On ne courait plus le risque qu'une grossesse malencontreuse vienne rappeler l'existence de Jalil autrement que comme un

mari fantoche. De fait, Latifa eut, bien avant terme, et après son mariage avec Abdessamad, une fille que le mari eut la bonne idée de nommer Jamila. Tout le monde admira sa grandeur de vue, qui faisait oublier que le bébé pesait près de quatre kilogrammes en naissant à moins de sept mois. Mais ceci aussi « était écrit¹ ». Les croyants ne peuvent que se soumettre.

L'océan refermé, rouvert pour d'autres tempêtes, d'autres coups de vent, refermé de nouveau, Boumaallem poursuivait son travail de chaque jour lorsque Zerouali jaillit un jour comme un fou dans son café. Il n'y avait personne à cette heure matinale. « Ya Boumaallem ! Ecoute moi bien et ne crois pas que je suis fou. Tu sais bien que je ne bois pas, que je n'en ai pas les moyens. Ecoute-moi bien surtout, oui, écoute-moi bien ! Sais-tu qui je viens de voir au Grand Socco ? Tu ne vas pas deviner, je le sais, j'en suis sûr et pourtant je jure par ce que tu voudras que c'est vrai : j'ai vu Jalil ! » Il se tut comme s'il voulait laisser tomber un lourd paquet de silence après avoir fait son effet.

Boumaallem reçut le choc, frontal, inattendu. « Jalil ? Jalil ? Tu es sûr ? Tu as vu quelqu'un qui lui ressemble ou tu es fatigué ou tu avais le soleil dans l'œil ou je ne sais pas quoi... Mais tu sais bien que le pauvre Jalil est mort, mort et bien mort et que même sa veuve est remariée. Elle vient même d'avoir un enfant de son nouveau mari. » « Je sais tout cela. Mais elle n'est plus veuve du tout. Son mari est vivant, je l'ai vu ! » « Dieu seul le sait... » tenta de fuir Boumaallem, en faisant ce que fit si bien Pilate et que les bons Musulmans, en laissant à Dieu le soin exclusif de savoir les choses, imitent à merveille.

« Dieu, dit Zerouali, sait tout, comme je sais ce que je sais pour l'avoir vu. J'ai vu Jalil ». Boumaallem essaya une autre échappatoire : « Et toi, t'a-t-il vu ? » Zerouali triompha : « Oui, il m'a vu, et il a même commencé à me sourire, puis il s'est enfui. J'ai couru après lui, mais il y avait foule et je ne suis plus en état de courir après un gaillard comme lui ! ». « Et pourquoi veux-tu qu'il se soit enfui en te voyant. Vous étiez des amis tous les deux ! » Zerouali ne savait quoi répondre. « Je ne sais pas plus que toi pourquoi il s'est enfui ! ; Peut-être ne veut-il pas qu'on sache qu'il est vivant et à Tanger. Peut-être qu'il sait sa femme remariée et qu'il préfère rester discret quelques temps. Va savoir ce qui se passe dans la tête d'un jaloux ! »

Des pêcheurs arrivaient et bribes par bribes, les uns après les autres décortiquaient ce que racontait Zerouali. Il fut convenu qu'on irait chercher Jalil par la ville, que Zerouali était un agent de l'administration royale sérieux et pondéré, pas plaisantin pour un guerch, incapable de blaguer sur un sujet pareil, et qu'on devait le croire. Ils se partagèrent le centre de la ville en posant comme principe que Jalil préférait les lieux où il pouvait se perdre dans la foule. Ils n'eurent pas à chercher longtemps.

Ils étaient ensemble, bredouille, au café de Boumaallem, quand la porte s'ouvrit. « Le salut sur vous », articula calmement Jalil qui entra et refermait la porte. Tout le monde se taisait. « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui accepterait de me faire travailler car je n'ai plus rien. Je vous expliquerai tout cela. Si Boumaallem, voudrais-tu me servir du thé ? » Il s'assit et mit la tête dans ses mains.

Les autres étaient confondus et leur confusion se lisait sur les visages. Zerouali, qui aurait pu prendre

des airs triomphants, était aussi embarrassé que les autres clients. Ceux qui avaient recherché Jalil toute la journée dans Tanger se trouvaient stupides, l'aiguille qu'ils avaient perdu leur peine à découvrir dans cette grande botte de foin qu'était la grande ville, était venue d'elle-même se piquer au tronc d'où elle était partie, il y avait près de deux ans.

Boumaallem servit sur un petit plateau posé sur la petite table branlante peinte en vert un verre de thé brûlant. Jalil le regarda avec une sorte d'affection reconnaissante. Zerouali finit par rompre le silence : « Viens t'asseoir avec nous et ne reste pas dans ton coin ! Ça, c'est une surprise quand même de te revoir ! ». « On t'avait cru mort, tous, c'est vrai, il n'y a de Dieu que Dieu ! » Boumaallem y alla de sa remarque : « C'est vrai, oui. Mais qu'es-tu devenu pendant tout ce temps ? Tu comprends, ça fait drôle de te revoir arriver comme si tu étais parti d'hier... Zerouali m'a dit qu'il t'avait vu en ville et même qu'il t'avait couru après. Je ne le croyais pas. »

« J'ai vu Zerouali me reconnaître et j'ai même cru que j'allais le saluer. Mais j'ai pris peur et j'ai préféré m'en aller vite » admit Jalil. « Mais vous ne pouvez pas comprendre. Je n'ai pas tellement le choix : ou bien je vous raconte vraiment ce qui est arrivé, ou bien je me tais et je ne dis plus rien à personne. Dieu seul sait le vrai. »

Zerouali expliqua en termes aussi mesurés que possible que Jalil n'avait pas d'autre choix en effet. Mais que tous, ses amis, qui le connaissaient depuis si longtemps et qui avaient été si malheureux de le croire disparu à jamais n'avaient qu'un désir : savoir, savoir. Deux ans, c'était long quand même. En deux ans il s'en passe des choses. Il évita de faire allusion

au remariage de Latifa et à sa maternité, par discrétion et ne sachant pas si Jalil était lui-même au courant de ce qui était arrivé de ce côté.

« Me permets-tu de dormir dans un coin de ton café cette nuit ? demanda Jalil au cafetier. Je suis mieux parmi vous que partout ailleurs désormais. C'est pour cela qu'en entrant, j'ai commencé par demander si l'un d'entre vous n'avait pas besoin de quelqu'un pour la pêche. Je n'ai plus rien. Rien du tout. Si vous le voulez, je vous raconterai tout demain, mais vous ne me croirez pas je le sais. Ce qui est vraisemblable est rarement vrai. Et vous prendrez pour faux ce qui vous semblera invraisemblable, alors que ce sera justement l'inverse. Je ne vous en voudrai pas. Il m'a fallu du temps pour accepter ma vérité et être certain qu'elle était bien ma vérité. Je doute qu'elle puisse être jamais la vôtre. »

Les amis se récrièrent : « D'abord Boumaallem va te laisser dormir dans son café, si tu n'as pas trop peur des cafards ! Et puis, de toutes façons, sauf si tu es vraiment trop épuisé, nous avons toute la nuit pour t'entendre nous dire deux années de ta vie ! ».

Boumaallem héla un moutard qui tournait autour du café et lui enjoignit d'aller dire à sa femme qu'il ne rentrerait peut-être pas de bonne heure et qu'elle prépare de quoi manger pour dix personnes. Qu'elle apporte ou fasse apporter ce repas au café quand ce serait prêt. Qu'elle n'oublie pas le pain. File vite et reviens me dire ce qu'elle t'aura dit !

Jalil approcha sa chaise de la table plus grande à laquelle on joignit une autre table afin de pouvoir se trouver les uns et les autres au coude à coude. Jalil était simplement mais proprement vêtu. S'il se trouvait dans le besoin, cela n'apparaissait pas à ses

vêtements. Un pantalon de drap bleu, une chemise à gros carreaux noirs et blancs, des chaussures comme en portent les pêcheurs lorsqu'ils ont à travailler à quai : robustes et sans effets d'élégance. Il n'avait rien sur la tête, contrairement à l'usage qui coiffe les marins-pêcheurs de bonnets en laine, certains avec un pompon sur le haut du crâne. Il avait le teint moins cuité par les embruns qu'avant sa disparition. Il était rasé de frais et ses cheveux étaient correctement coupés. Un parfum ressemblant à de l'eau de cologne comme s'en mettent certains coquets se dégageait de lui, mais très légèrement. Ses mains étaient bien soignées : pas la moindre trace de corde ou de ferraille, pas de cal, pas de traces d'ampoules ou de piqûres de nageoires de poissons trop batailleurs.

« Vous n'avez vraiment pas envie de dormir ? » demanda-t-il en souriant de son sourire si gentil que tous lui retrouvaient le souvenir de ce qu'il était il y avait deux ans. « Pas du tout ! On t'écoute ! »

Jalil savoura une gorgée de thé à la menthe et commença comme une prière : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! » Un murmure répondit « Amen ».

Et Jalil raconta.

Quand nous sommes partis mes quatre marins et moi sur mon bateau, vous étiez tous là, je crois. Nous allions tous bien. Je venais de quitter ma femme, si vite laissée seule après notre mariage, mais c'est la pêche qui commande. J'en étais bien malheureux pourtant. Mais la mer m'imposa de changer mes idées et je dus ne pas m'abandonner à mes sentiments personnels pour m'occuper du temps qui grossissait dès que nous nous éloignions de la côte. Vous vous rappelez peut-être cette grosse averse qui accompagna

notre départ. Elle dut nous faire disparaître à vos yeux comme vous disparûtes, avec toute la côte, de notre vue. Tout allait bien à bord cependant. Evidemment nous étions de plus en plus secoués par la houle, mais le moteur se comportait avec sa vaillance habituelle. Nous plaisantions même entre nous, n'ayant pas grand chose d'autre à faire que de tenter de naviguer au mieux en espérant que ce mauvais coup de vent se calmerait bien vite. J'étais à la barre et je remontais aux vagues autant que je le pouvais. Ce bateau m'obéissait bien et je ne le laissais pas se faire allonger par elles.

La nuit me tracassait un peu. Si le temps ne s'apaisait pas avant le coucher du soleil, il allait falloir demeurer tous debout, prêts à parer à tous les besoins. Vous savez qu'en mer, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Je le sais encore mieux aujourd'hui qu'avant, et sûrement mieux que n'importe qui... Les feux allumés, nous allions dans la tempête qui, loin de s'apaiser, se renforçait. Je fus tenté de rebrousser chemin et en fis part à mes marins. Ce fut un tollé : « On était partis, c'était fait. Il n'y avait qu'à continuer et s'il le fallait jusqu'à l'Amérique ! » « Quelqu'un souligna cette vérité que lorsque ce gros temps se calme et qu'il a sévi près de la côte, les bancs de grosses daurades s'éloignent et plongent jusqu'aux zones tranquilles de la mer. Puis quand le calme revient, elle remontent en bancs vers la surface et on n'a plus assez de filets pour les entasser. Je décidai donc de continuer. Mon idée était d'aller vers Madère et, dans cette direction, d'arrêter sur des bancs de pêche que je savais fréquentés par les bateaux espagnols et portugais ; ils sortent rarement si loin de leurs côtes s'ils n'ont pas de bons motifs de le faire.